**Français-philosophie, « Le travail »**

**Dissertation**

Dans « Le travail c’est la liberté », extrait de *Pour qui, pour quoi travaillons-nous ?* (compilation de textes sur le travail parue en 1980 et rééditée en 2012), le sociologue Jacques Ellul affirme avec conviction : « l’homme normal trouve le travail fatigant, pénible, ennuyeux, et fait tout ce qu’il peut pour s’en dispenser, et il a bien raison. Le "travail", c’est à l’origine le carcan imposé à l’animal pour le castrer ou le ferrer. »

Dans quelle mesure ce jugement s’applique-t-il aux *Géorgiques* de Virgile, à *La Condition ouvrière* de Simone Weil et à *Par-dessus bord* de Michel Vinaver ?

…………………………………………………………………………………………………...

**Corrigé du DM1 (Jacques Ellul : « travail fatigant, pénible, ennuyeux… »)**

**Réflexion préparatoire sur la citation :**

Le sociologue Jacques Ellul revient aux origines étymologiques du mot « travail » (on pensait à l’époque qu’il venait de *tripalium*, « instrument de torture à trois pieds ») et valide l’idée que le travail n’est que souffrance et ennui. Il trouve normal que l’homme essaie de « s’en dispenser ».

Style affirmé, énergie de l’auteur à vouloir défendre cette orientation par tous les moyens : l’homme qui évite le travail « a bien raison ».

« homme normal » = ? homme ordinaire, celui qui travaille 8 heures par jour et fait toujours un peu la même chose ? Celui qui considère que la vie consiste à pratiquer d’autres activités (avoir du loisir, du temps libre) ? S’il fuit le travail, c’est qu’il ne s’épanouit pas dans ce qu’il fait…

Problématisation : il n’est peut-être pas raisonnable de définir le destin du travailleur comme une contrainte désagréable, voire oppressante, qui l’assimile à la bête de somme. L’homme n’est pas un animal. Son travail n’est pas une routine sans réflexion, pure répétition des mêmes habitudes, des mêmes gestes : il est aussi production, création, innovation. Pas une simple satisfaction de besoins élémentaires à la survie.

En fait, réduire le travail à une contrainte pénible n’empêche-t-il pas l’homme de réfléchir à son caractère créatif et libérateur ?

**I -** **Considérer que le travail est fastidieux et rebutant pour l’homme relève de l’évidence :**

1) C’est une souffrance, une contrainte pénible physiquement

2) C’est aussi ennuyeux, cela ne stimule pas intellectuellement

3) C’est pourquoi l’homme essaie de s’en affranchir

**II – Pour autant, on ne peut pas réduire le travail à de la souffrance servile, il peut même être valorisant et valorisé :**

1) Il est aussi source de joie et d’énergie

2) Il donne du sens à la vie

3) On peut même être fier de son travail

**III – En réalité, il faut repenser le travail, le réformer pour le rendre acceptable / Le travail n’est aliénant que si on accepte d’être exploité**

1) Le travailleur doit comprendre ce qu’il fait, reprendre la main

2) Il doit s’engager pour améliorer ses conditions de travail

3) En oeuvrant aussi pour les autres, l’homme ne voit plus seulement dans le travail une routine opprimante

**Dissertation rédigée :**

*NB : Pour que vous retrouviez facilement l’argumentation, j’ai mis en gras dans le développement les idées générales des parties, ainsi que les arguments qui ouvrent les sous-parties.*

La tendance récente du « *Quiet quitting* » désigne une démission silencieuse des employés, un désengagement dans le travail qui se serait accentué depuis la pandémie de Covid-19. Ce concept est surtout populaire sur TikTok, l'une des plateformes préférées de la jeune génération. Les vidéos mettant en scène des salariés en « service minimum » cumulent 125 millions de vues. Prise de conscience des difficultés du travail, de son caractère fastidieux ? Pour le sociologue Jacques Ellul, c’est un phénomène naturel. Il affirme déjà en 1980 dans *Pour qui, pour quoi travaillons-nous ?* que « l’homme normal trouve le travail fatigant, pénible, ennuyeux, et fait tout ce qu’il peut pour s’en dispenser, et il a bien raison. Le "travail", c’est à l’origine le carcan imposé à l’animal pour le castrer ou le ferrer. » Il revient à l’origine étymologique du mot « travail » (on pensait à l’époque qu’il venait de *tripalium*, « instrument de torture à trois pieds ») et valide l’idée que le travail n’est que souffrance et ennui pour « l’homme normal » qui essaie d’en faire l’économie. On sent une énergie de l’auteur à vouloir défendre cette orientation par tous les moyens : l’homme qui évite le travail « a bien raison ». On peut se demander ce que signifie « l’homme normal » et si l’argument étymologique n’est pas un peu sommaire. Il n’est peut-être pas raisonnable de définir le destin du travailleur comme une contrainte désagréable, voire oppressante, qui l’assimile à la bête de somme. Ajoutons à cela que le travail est aussi production, création, et non une simple satisfaction de besoins élémentaires à la survie. En fait, réduire le travail à une contrainte pénible n’empêche-t-il pas l’homme de réfléchir à son caractère créatif et libérateur ?

À la lumière des *Géorgiques* de Virgile, de *La Condition ouvrière* de Simone Weil et de *Par-dessus bord* de Michel Vinaver, nous montrerons que la nature fastidieuse et rebutante du travail pour l’homme est une évidence. Pour autant, nous ne pouvons pas le réduire à de la souffrance servile car il peut aussi être valorisant et valorisé par le sens et l’épanouissement qu’il procure. Il faudrait en réalité repenser le travail, le réformer pour le rendre acceptable, parce qu’il n’est aliénant que si l’on accepte d’être exploité.

**On peut considérer avec Jacques Ellul que le travail est fastidieux et rebutant pour l’homme. Cela relève souvent de l’évidence, et ce pour des raisons diverses.**

**Tout d’abord, le travail est une souffrance, une contrainte pénible physiquement.** Dans les *Géorgiques*, Virgile n’a de cesse de décrire les difficultés que rencontre le paysan à travailler la terre. Le vigneron doit par exemple « trois ou quatre fois l’an fendre tout le sol et en briser éternellement les mottes avec le revers des bidents » (livre II). Pour le poète, l’explication de ces difficultés se trouve dans la volonté de Jupiter : « Le Père des dieux lui-même a voulu rendre la culture des champs difficile, et c’est lui qui le premier a fait un art de remuer la terre, en aiguisant par les soucis les cœurs des mortels et en ne souffrant pas que son empire s’engourdît dans une triste indolence » (livre I). Il en résulte pour l’homme une fatigue écrasante, « fatigue qui va souvent jusqu’à l’abrutissement », écrit Simone Weil à Simone Gibert. La fragile professeur de philosophie confie à Nicolas Lazarévitch que « rien dans [sa] vie passée ne [l’] a préparée à ce genre d’efforts, et le découpage est […] une des choses les plus dures qu’il y ait parmi les travaux de femmes ». La fatigue liée à l’effort à fournir s’inscrit dans une logique tayloriste et capitaliste qui répugne à la philosophe, et dans *Par-dessus bord* Michel Vinaver présente Benoît comme exemple de patron intimidant pour ses employés, converti à la loi du marché : « ceux d’entre vous qui n’adopteront pas la cadence eh bien ils resteront sur le quai » (Quatrième Mouvement).

**S’ajoute à cela le fait que le travail est ennuyeux parce qu’il ne stimule pas toujours intellectuellement.** Devenue ouvrière, Simone Weil constate que le travail à la chaîne lui a fait perdre sa « dignité », c’est ce qu’elle explique dans une lettre du 31 janvier 1936 adressée à Victor Bernard : « Un jour je me suis rendu compte que quelques semaines de cette existence avaient presque suffi à me transformer en bête de somme docile, et que le dimanche seulement je reprenais un peu conscience de moi-même ». Dans *Par-dessus bord*, Margerie décrit sans enthousiasme la vie active : « Manger travailler dormir » (Deuxième Mouvement) et Passemar, petit « cadre moyen » d’une quarantaine d’années s’ennuie dans une profession sans relief alors qu’il a une vraie sensibilité artistique et littéraire (le « jeune licencié ès lettres » qu’il a été raconte son parcours dans le Premier Mouvement). C’est certainement pour cette raison qu’il continue à suivre des cours au Collège de France auprès du professeur Onde. L’homme qui travaille la terre chez Virgile ne se pose pas ces questions, mais il a toutes les raisons d’être découragé quand son travail est anéanti par les phénomènes naturels ; il peut céder au découragement : « maintenant le vigneron, au bout de ses rangées, chante la fin de ses peines. Pourtant il lui faut encore tourmenter la terre, la réduire en poussière, et, bientôt, craindre Jupiter pour les raisins mûrs » (livre II).

**C’est pourquoi l’homme essaie de s’affranchir du travail.** La tentation d’en sortir est grande, pour les raisons qui ont déjà été évoquées : souffrance physique, manque de considération sociale, de stimulation intellectuelle. Dans « Condition première d’un travail non servile », Simone Weil s’intéresse au statut particulier de l’ouvrier et déclare : « Un ouvrier ne peut pas être mordu par le désir de l’argent sans désirer sortir ; seul ou avec tous ses camarades, de la condition ouvrière ». La philosophe invite même les ouvriers à dire ce qu’ils ont sur le cœur dans son « Appel aux ouvriers de Rosières » : « Dites si vous êtes pleins d’entrain quand vous allez au travail, ou si tous les matins vous pensez : "Vivement la sortie !" ». On peut trouver aussi dans nos œuvres des personnages qui choisissent de ne pas travailler, de rester en marge d’une société industrieuse, comme Jiji, la fille de Lubin dans *Par-dessus bord* : quand Alex lui dit « Comme ça t’aimes rien faire », elle répond « Oui faire en général j’aime pas trop » (Troisième Mouvement). Le travail est donc parfois vécu au mieux comme une nuisance, au pire comme un esclavage insupportable.

Nombreuses sont donc les raisons et les situations qui nous invitent à penser le travail comme une forme d’esclavage, ou du moins comme un désagrément dont nous nous passerions bien. Mais se limiter à cette conception du travail n’est-il pas réducteur ?

**On ne peut en effet pas toujours réduire le travail à de la souffrance servile. Il peut même être valorisant et valorisé.**

**En effet, le travail est aussi source de joie et d’énergie.** Si Simone Weil a tenu à connaître la vie professionnelle en usine, c’est parce que celle-ci « doit être […] un endroit où on se heurte durement, douloureusement, mais quand même joyeusement à la vraie vie » (troisième lettre à Albertine Thévenon). C’est la joie d’être dans l’action, dans le concret. Dans les *Géorgiques*, les vignerons travaillent durement mais rendent un hommage festif au dieu du vin et de la vigne à qui Virgile s’adresse : « De même les paysans Ausoniens, race envoyée de Troie, jouent à des vers grossiers, en riant à gorge déployée, prennent de hideux masques d’écorce creusée, t’invoquent, Bacchus, par des chants d’allégresse, et suspendent en ton honneur au haut d’un pin des figurines d’argile » (livre II). Le travail est physiquement éprouvant mais c’est aussi un acte de piété. L’hiver, les travailleurs de la terre peuvent « [donner] tour à tour de gais festins entre eux » (livre I). Il arrive aussi que cette joie du travail trouve sa source dans des origines moins louables : Benoît, le nouveau P-DG de Ravoire et Dehaze dans *Par-dessus bord*, galvanisé par les conseils marketing des Américains, voit ses ventes s’envoler et ses associés s’exalter, imaginer des idées folles pour renouveler le papier toilette dans le Cinquième Mouvement intitulé « Le triomphe ».

**En outre, le travail donne du sens à la vie.** Si Jupiter a imposé le travail aux hommes, écrit Virgile quand il réinterprète le mythe hésiodique de l’âge d’or, c’est pour que ces derniers exercent leur intelligence, fassent preuve d’ingéniosité : « son but était, en exerçant le besoin, de créer peu à peu les différents arts ». Simone Weil va dans la même direction quand elle écrit à Simone Gibert que seuls ceux qui agissent, qui créent concrètement font partie de l’humanité : « Ceux qui vivent de sensations ne sont, matériellement et moralement, que des parasites par rapport aux hommes travailleurs et créateurs qui seuls sont des hommes ». Pour la philosophe, la vie n’a de sens que dans l’action. Virgile ajoute que le laboureur n’a pas l’existence la plus aisée, mais il a l’activité la plus noble et cela est important : il « fend la terre de son areau incurvé : c’est de là que découle le labeur de l’année ; c’est par là qu’il sustente sa patrie et ses petits-enfants, ses troupeaux de bœufs et ses jeunes taureaux qui l’ont bien mérité » (livre II). Certains considèrent que leur métier fait partie intégrante de leur personnalité, comme le représentant Lubin de *Par-dessus bord* qui déplore que l’entreprise veuille le rétrograder au poste de magasinier parce qu’il est « né vendeur » et ajoute : « il me faut la route le contact avec la clientèle le goût de la victoire chaque fois que j’enlève une commande je leur ai dit Ravoire et Dehaze c’est toute ma vie » (Cinquième Mouvement).

**On peut même être fier de son travail.** Comme il est difficile, en venir à bout est d’autant plus méritoire, et le poète latin affirme avec satisfaction : « tous les obstacles furent vaincus par un travail acharné » (le fameux *Labor omnia vicit / improbus*). Le paysan est ensuite assimilé à un glorieux soldat qui peut être fier de lui : « Tels sont les instruments que tu auras soin de te procurer longtemps d’avance, si tu veux mériter la gloire d’une campagne divine » (livre I). Plus loin, il évoquera les troupeaux d’ovins et ceux qui s’en occupent : « C’est un travail ; mais espérez-en de la gloire, courageux cultivateurs » (livre III). Dans un contexte beaucoup plus moderne, le nouveau P-DG de Ravoire et Dehaze, Benoît, se grise de ses réussites quand il restructure toute l’entreprise après la mort de son père. Notons que cela ne l’empêchera pas de céder cette même entreprise aux Américains, de jeter l’héritage familial « par-dessus bord » pour aller créer avec Jenny une entreprise de perruques à San Francisco… Le monde professionnel ne présente donc pas toujours un tableau aussi noir de l’humanité, qui sait s’en accommoder et même en tirer un véritable épanouissement.

Il est donc possible de voir dans le travail un épanouissement, l’opportunité d’une création revigorante et même un motif de fierté. C’est pourquoi il faut penser aux moyens de le rendre toujours digne d’être accompli, d’éviter l’aliénation par tous les moyens.

**En réalité, il faut repenser le travail, le réformer pour le rendre acceptable. Il n’est aliénant que si on accepte d’être exploité.**

**Avant tout, le travailleur doit comprendre ce qu’il fait, reprendre la main.** Virgile constate que la nature joue des tours à l’homme, dont les efforts sont parfois réduits à néant à cause d’une tempête. C’est pourquoi, à défaut de maîtriser cette nature parfois capricieuse et injuste, les hommes doivent suivre des conseils pratiques pour mieux travailler en suivant le rythme des saisons, en étudiant les terrains, etc. C’est par le savoir qu’il arrivera à mieux travailler.Dans *Expérience de* *la vie d’usine*, Simone Weil écrit : « Il faut changer la nature des stimulants du travail, diminuer ou abolir les causes de dégoût, transformer le rapport de chaque ouvrier avec le fonctionnement de l’ensemble de l’usine, le rapport de l’ouvrier avec la machine, et la manière dont le temps s’écoule dans le travail ». Cela passe par un dialogue entre ouvriers et leurs chefs mais elle sait qu’il ne sera pas facile parce que les patrons méprisent parfois leurs employés ; elle écrit à Victor Bernard « Vous m’avez dit […] qu’il était très difficile d’élever des ouvriers. Le premier des principes pédagogiques, c’est que pour élever quelqu’un, enfant ou adulte, il faut d’abord l’élever à ses propres yeux » (lettre du 13 janvier 1936).

**En outre, il doit s’engager pour améliorer ses conditions de travail.** Dans « La vie et la grève des ouvrières métallos », Simone Weil ne voit qu’une solution pour sortir les ouvriers de leur état : la grève. C’est un grand effort pour ceux qui sont depuis longtemps conditionnés à obéir, à courber l’échine mais il faut « oser enfin se redresser. Se tenir debout. Prendre la parole à son tour. Se sentir des hommes, pendant quelques jours. Indépendamment des revendications, cette grève est en elle-même une joie. Une joie pure. Une joie sans mélange ». Certains personnages de *Par-dessus bord* ont conscience qu’ils ne peuvent plus faire leur travail dans de bonnes conditions, comme le comptable Cohen qui envisage de démissionner, ou Lubin, qui le fait vraiment parce qu’il refuse un emploi inférieur à celui qu’il occupait avant.

**Enfin, en oeuvrant aussi pour les autres, l’homme ne voit plus seulement dans le travail une routine opprimante.** *Dans Par-dessus bord*, le P-DG Fernand Dehaze réunit ses employés à une « petite et sympathique réunion [qu’il se permettra] d’appeler une réunion de famille tant il est vrai que ceux qui travaillent quarante heures par semaine ensemble forment une authentique communauté » (Premier Mouvement). Malheureusement ce n’est pas une famille unie, comme la suite de la pièce en témoigne, mais idéalement c’est ce qu’un ensemble de travailleurs devrait être. Si la rivalité, la société de consommation et la soif du pouvoir ont eu raison de la morale de certains personnages de Vinaver, Virgile veut croire qu’avec l’avènement d’Auguste son peuple va retrouver les vertus de la paix, de l’harmonie par le travail agricole : « donne-moi une course facile, et favorise mes hardies entreprises et, sensible comme moi aux misères des campagnards qui ne savent pas leur route, avance et accoutume-toi, dès maintenant, à être invoqué par des voeux » (livre I). De même, Simone Veil fait le vœu dans une lettre à Jacques Lafitte de « faire du travail un moyen pour chaque homme de dominer la matière et de fraterniser avec ses semblables sur un pied d’égalité ». C’est pourquoi on peut dire qu’il existe des solutions, même si elles ne sont parfois qu’à l’état de réflexions encore, pour rendre le travail plus acceptable, plus utile et plus gratifiant.

Pour conclure, cette réflexion de Jacques Ellul revient aux origines de la façon dont l’homme perçoit le travail : comme une punition, une corvée, et il est vrai qu’on ne peut pas le penser autrement quand les auteurs évoquent la souffrance physique et morale qu’il implique parfois. Et pourtant il est impossible de ne pas voir aussi dans le travail une promesse d’épanouissement parce qu’il sait être joyeux et donner un sens à l’existence. C’est à l’homme, qui n’est pas une simple machine qui exécute, de repenser le travail, de le réinventer, d’évoluer avec lui.

(+ ouverture possible mais pas obligatoire)